

Arthur Miller et la tragédie de l'homme ordinaire

Christian Saint-Pierre

Numéro 164 (3), 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/86336ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

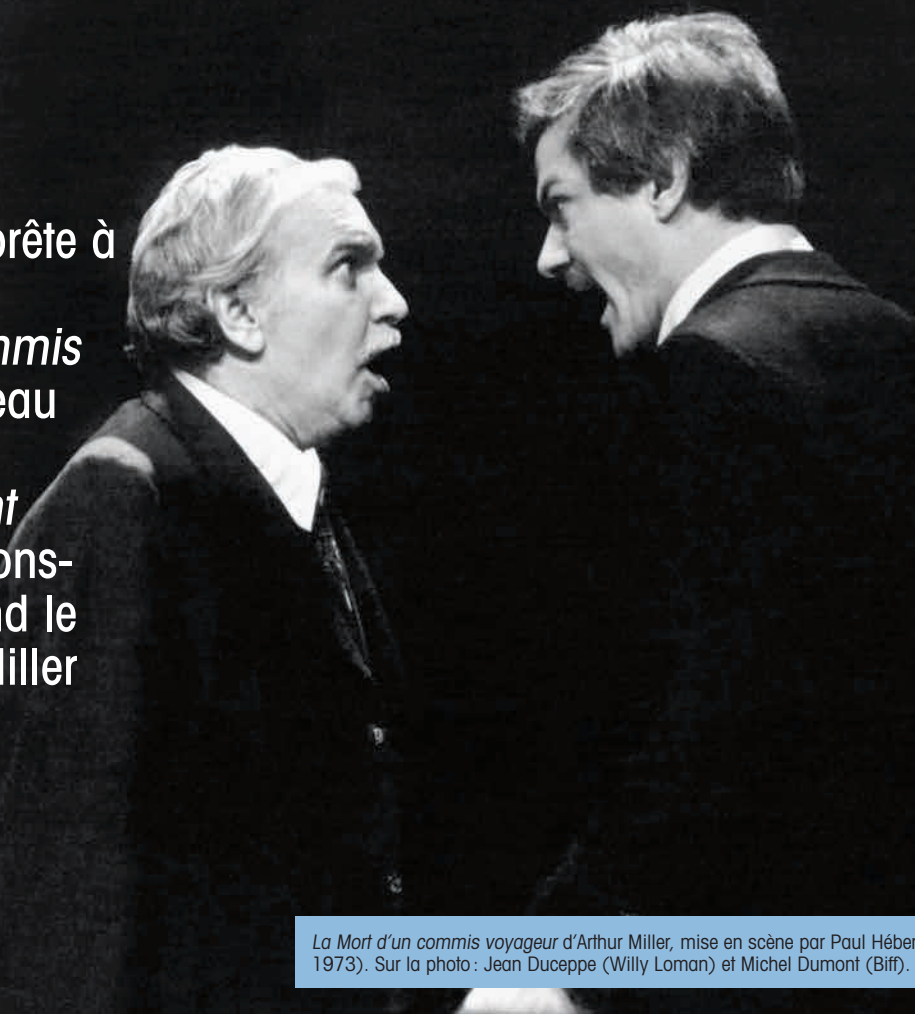
Citer cet article

Saint-Pierre, C. (2017). Arthur Miller et la tragédie de l'homme ordinaire. *Jeu*, (164), 7–9.

ARTHUR MILLER ET LA TRAGÉDIE DE L'HOMME ORDINAIRE

Christian Saint-Pierre

Alors que Serge Denoncourt s'apprête à mettre en scène *La Mort d'un commis voyageur* au Rideau Vert et Lorraine Pintal, *Vu du pont* au TNM, intéressons-nous à ce qui rend le théâtre d'Arthur Miller impérissable.



La Mort d'un commis voyageur d'Arthur Miller, mise en scène par Paul Hébert (Compagnie Jean Duceppe, 1973). Sur la photo : Jean Duceppe (Willy Loman) et Michel Dumont (Biff). © François Brunelle

Les pièces d'Arthur Miller (1915-2005) sont parmi les premières à m'avoir procuré de grandes émotions au théâtre, le plus souvent chez Duceppe. *Ils étaient tous mes fils*, *La Mort d'un commis voyageur*, *Les Sorcières de Salem*, *Vu du pont*, *Après la chute*, *Le Prix...* L'auteur états-unien occupe une place de choix dans mon cœur de spectateur. Son œuvre, réaliste, psychologique, poignante, mais en même temps éminemment théâtrale, dans le sens le plus tragique du terme, n'a cessé, depuis l'adolescence, de m'émouvoir.

LIÉS PAR LE SANG

La famille occupe une place de choix chez Miller. C'est le sujet qui contient et agite tous les autres, à commencer par l'amour et l'argent. Que l'auteur aborde les souffrances de l'immigration, les dérives du capitalisme, l'échec du rêve américain ou le choc des générations, il le fait toujours par le prisme de la famille. On ne la choisit pas, et c'est pourtant le premier contact d'un individu avec la race humaine. Avant l'école, avant le travail, avant l'espace public, avant la rencontre avec l'autre, la famille nous oblige

à rencontrer l'autre en soi. Cette référence constante, bonne ou mauvaise, agréable ou douloureuse, permet la construction identitaire. Le clan, qu'on le veuille ou non, c'est l'origine du monde.

Comme Gratien Gélinas, Marcel Dubé et Michel Tremblay, Arthur Miller explore le nœud gordien de la famille avec une finesse admirable, une cruauté terrible. C'est ce qui, je crois, rend son théâtre impérissable. La famille, avec ses mystères, ses malédictions, ses bonheurs et ses crimes, est une zone de



La Mort d'un commis voyageur, mise en scène par Monique Duceppe (Compagnie Jean Duceppe, 1998). Sur la photo : Denis Bernard (Biff) et Michel Dumont (Willy Loman). © François Brunelle

repli aussi bien que de guerre, une source de réconfort aussi bien qu'une séance de torture. Elle constitue un microcosme, une société en soi, mais aussi un port dont il faut se détacher, un nid qu'il faut quitter, un territoire dont il faut s'affranchir.

MORT D'UN COMMIS VOYAGEUR

Créée en 1949, cette pièce, chef-d'œuvre de Miller, est sans contredit sa plus connue. L'action s'appuie sur un conflit entre Willy et Biff Loman, le fils ayant autant besoin de l'approbation du père que le père espère celle du fils. Mais plus encore que cette impossible réconciliation entre les deux hommes, la pièce met en scène un antagonisme entre l'individu et la société. Alors que le voyageur de commerce dans la soixantaine est abandonné par son employeur, le fils aîné, pourtant promis à un grand avenir, est incapable de conserver un emploi. Ce que Miller dépeint de manière poignante, c'est la perte des valeurs, la corruption du système social, la façon dont les êtres sont sacrifiés sur l'autel du profit et de la productivité.

À Howard, son patron, Willy lance : « Un homme n'est pas un fruit, tout de même, dont on mange l'intérieur et dont on jette la peau¹...? » Après avoir été condamné à « gagner sa vie », voilà que le commis voyageur est « occupé à mourir ». La liberté, ce serait de ne plus rien devoir à personne. À son ami et voisin, peu de temps avant de se donner la mort, Willy explique : « C'est drôle... non ? On se promène toute sa vie sur toutes sortes de grandes routes, et dans les trains, et d'un rendez-vous à l'autre... et on finit par avoir plus de valeur mort que vivant... » (p. 165) Au cimetière, devant la tombe de son père, Happy, le fils cadet, déclare qu'il a « envie de prouver à tout le monde que Willy Loman n'est pas mort pour rien et que les rêves qu'il faisait étaient de bons rêves. Que ce sont même les seuls rêves qu'un homme puisse faire ! » (p. 237)

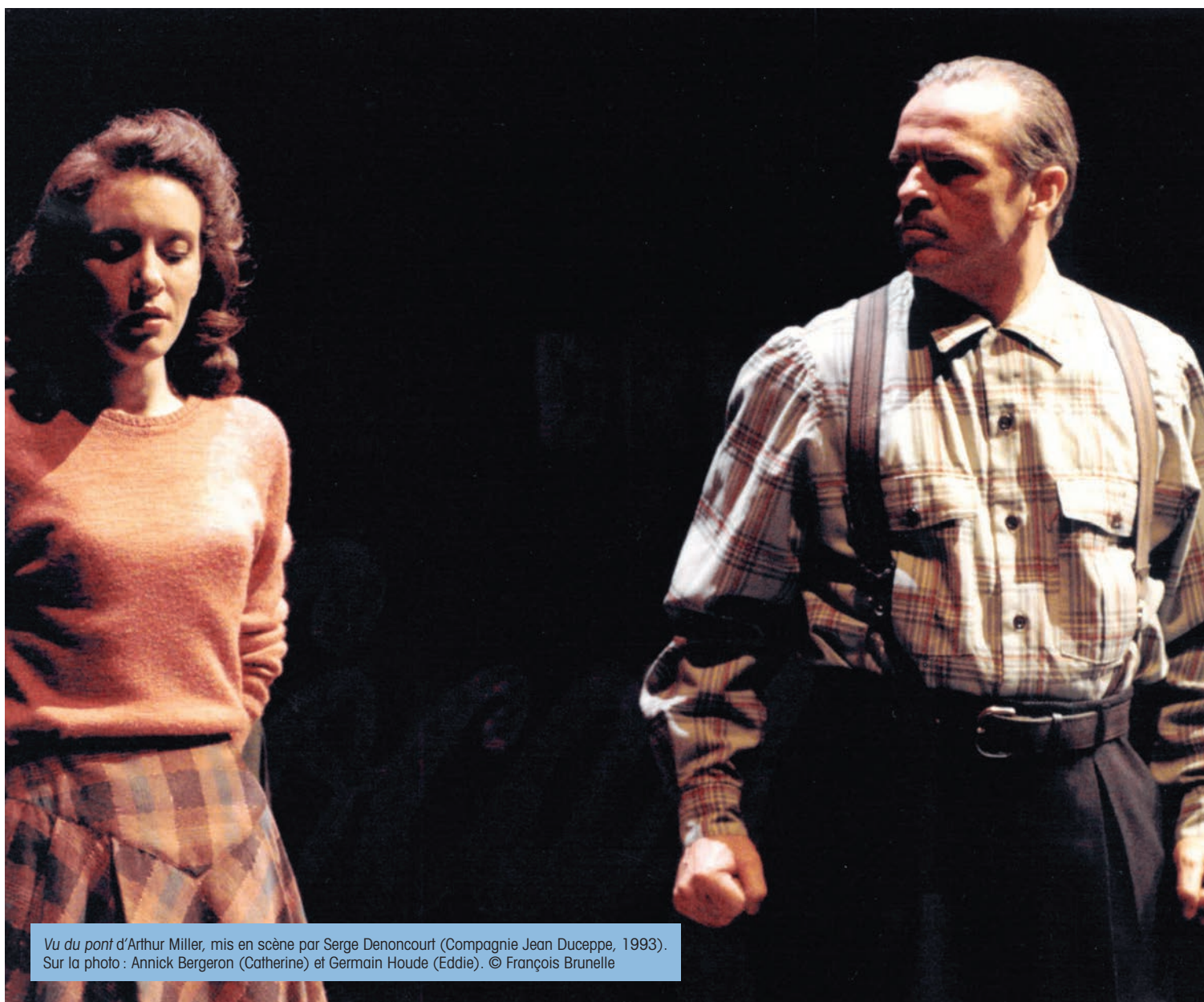
Au-delà de l'empathie que suscitent les personnages, pitoyables en même temps que

d'envergure tragique, la grande originalité de la pièce réside dans sa construction. Entre le présent et le passé, la réalité et l'invention, les souvenirs et les fantasmes, l'action ne cesse d'aller et de venir avec maestria. Conviant les fantômes de Willy Loman, cette structure temporelle ingénieuse cristallise les aspirations et les angoisses, les rêves et les désillusions : la tragédie de l'homme ordinaire, en somme. Elle le fait si justement que plusieurs considèrent *Mort d'un commis voyageur* comme la plus grande pièce du théâtre états-unien.

VU DU PONT

Cette pièce, créée en 1955, aborde elle aussi la question de la liberté en termes tragiques, ici au sein d'une famille d'États-Uniens d'origine italienne vivant dans la zone portuaire de Brooklyn. L'existence du débardeur Eddie Carbone, de son épouse Béatrice et de leur nièce Catherine est bouleversée par l'arrivée de Marco et de Rodolpho, deux frères, cousins de Béatrice entrés illégalement au pays pour fuir la

1. *Mort d'un commis voyageur*, Paris, Robert Laffont, coll. « Pavillons Poche », 2016, p. 135. Adaptation française de Raymond Gérôme en 1959. Les prochaines références à cet ouvrage seront placées directement dans le texte.



Vu du pont d'Arthur Miller, mis en scène par Serge Denoncourt (Compagnie Jean Duceppe, 1993).
Sur la photo : Annick Bergeron (Catherine) et Germain Houde (Eddie). © François Brunelle

misère qu'ils vivaient en Italie. Offrant au spectateur un peu de recul sur la situation, vertigineuse descente aux enfers d'une famille ordinaire, Alfieri, l'avocat, agit à la manière du chœur grec.

Porté par le rêve américain, Rodolpho lance : « Je voudrais tout voir à la fois, dans la même minute parler à cent personnes et entreprendre cent choses. Des fois, tellement il me vient des idées, j'ai envie de crier : "Écartez-vous, je vais m'envoler² !" »

Mais sa joie sera de courte durée : habité par d'obsédantes pulsions incestueuses envers sa nièce, Eddie fera tout en son pouvoir

pour empêcher les amours de Catherine et de Rodolpho. Il commencera par accuser le jeune homme d'homosexualité : « La Cocotte en papier, ils l'appellent, le Canari. Il a tout de la poulette, le gars. Il s'amène comme ça sur le quai et vas-y, un, deux, trois, c'est le spectacle qui commence. [...] Avec sa façon d'onduler, on dirait une *girl*. » (p. 71-72)

Autant Eddie est colérique, limité et mal dégrossi, autant Rodolpho est sensible, talentueux et raffiné. Quand Eddie choisit de dénoncer les deux frères au bureau de l'Immigration, l'action prend une tournure absolument tragique. Un seul homme aura réussi à entraîner tous les siens, sans exception, dans le malheur le plus complet : « À présent, je connais plus que la haine, et ça, laisse-moi te dire, ça vous tient plus

chaud au cœur que n'importe qui. [...] La haine, c'est comme ça, ça coupe le monde en deux. Celui qui n'est pas de mon côté, il est de l'autre. » (p. 172)

Les tragédies contemporaines d'Arthur Miller, éminemment nord-américaines, n'ont pas fini de résonner sur nos scènes. Cet automne, nous pourrions découvrir les relectures de Serge Denoncourt, qui montera *La Mort d'un commis voyageur* dans sa propre traduction au Rideau Vert, et de Lorraine Pintal, qui mettra en scène *Vu du pont* dans la traduction de Maryse Warda au TNM. Marc Messier exprimera-t-il toutes les nuances du personnage de Willy Loman ? François Papineau traduira-t-il tous les conflits intérieurs d'Eddie Carbone ? Pour ma part, j'ai bien hâte de le découvrir. ●

2. *Vu du pont*, Paris, Robert Laffont, coll. « Pavillons Poche », 2015, p. 62. Adaptation française de Marcel Aymé. Traduction de l'anglais par Maurice Pons en 1959. Les prochaines références à cet ouvrage seront placées directement dans le texte.